

Une philosophie de troisième rang – Présentation.

Alain Mallet

Dans la mesure où cette séance fait suite à celle où Jean-Pierre Bompied nous a exposé ce qu'il en était de « philosopher aujourd'hui », je voudrais commencer par une remarque destinée à prévenir tout malentendu :

D'après le titre de mon livre, on comprend qu'il sera question de philosophie, et des rapports que cette activité peut entretenir avec des pratiques telles que « lire, penser ou méditer ».

Il devrait donc y avoir une proximité d'objet dans les deux exposés,

Mais

on se rendra compte très vite que la position que je défends est assez différente de celle exposée par Jean-Pierre Bompied.

Dès lors, dans la mesure où j'interviens après Jean-Pierre Bompied, on pourrait conclure que mon exposé est une réplique, voire une tentative de réfutation de la position qui était la sienne.

Ce qu'il n'est en aucune façon, et je dis pourquoi :

S'il y a des divergences entre nos positions, elles supposent néanmoins un accord essentiel sur une distinction que Jean-Pierre Bompied a faite dès le début de son exposé entre le « philosopher » comme exercice, et la « philosophie », comme résultat, comme œuvre.

Tous les deux nous considérons l'activité philosophique comme un « exercice ».

Et je voudrais enfin, pour rendre les choses encore plus claires, recourir à un exemple emprunté au thème de l'exposé récent de Christian Béthune sur l'improvisation.

- Christian Béthune a évoqué les interprétations multiples de « My favourite things », par John Coltrane, en soulignant qu'on ne pouvait dire d'aucune qu'elle était plus fidèle que les autres à une supposée « essence » de l'œuvre. On peut prolonger son propos en évoquant aussi les versions plus récentes effectuées par Dave Liebmann.

De cela on peut dire que quiconque a écouté les versions de John Coltrane et celles de Dave Liebmann (je vous invite à aller sur youtube pour les écouter) n'oserait prétendre que ce dernier réfute le premier.

De même, toutes choses égales par ailleurs, on peut dire que la différence des positions exprimées par nous deux ne se comprend pas en terme de réfutation, ou de plus grande proximité avec une essence de la philosophie.

Ceci étant précisé, entrons dans le vif du sujet (on y est déjà peut-être) :

Présenter un livre n'est pas le commenter, aussi je voudrais surtout aider à comprendre son ordonnancement, et pour cela je commencerai par le chapitre central « La parole, l'écriture, la lecture ». C'est le chapitre où se trouve explicitée ce qu'on pourrait appeler la position défendue par ce livre, position qui commande la séparation du livre en deux parties :

- Une première partie, « la tentation de l'Orient », la « Tradition », « La philosophie comme « exercice spirituel », « manière de vivre », « technique de soi » ;

- Une seconde partie, « la tradition chrétienne de la méditation », « Que fait-on quand on pense ? ».

Quelle est donc la position que je défends dans ce chapitre central ?

Je pars de l'idée que l'exercice philosophique est de l'ordre de la pensée. Philosopher, c'est penser. Mais on peut dire aussi que « penser » est une activité naturelle. Comme le dit Spinoza « l'homme pense », et, si l'on prétend que la philosophie entretient un rapport singulier avec la pensée, alors il faudra distinguer deux sens à ce terme, un sens faible (« l'homme pense ») et un sens fort (« le philosophe pense »).

Ce sens fort, je le trouve chez Platon, dans le « dialogue » intitulé *Théétète*.

Platon- Théétète :

- Théétète : Qu'est-ce que tu appelles penser ?

- Socrate : Une discussion que l'âme elle-même poursuit tout du long avec elle-même... voici ce que me semble l'âme quand elle pense : rien d'autre que dialoguer, s'interrogeant elle-même et répondant.

affirmant et niant... langage, prononcé, non pas bien sûr à l'intention d'autrui ni par la voix, mais en silence à soi-même ».

De cet extrait, je retiens :

Penser, c'est dialoguer,

mais

c'est un dialogue d'un genre bien singulier : « le dialogue silencieux de l'âme avec elle-même ».

Pour comprendre ce que dit Platon, il faut d'abord se rapporter à l'étymologie, grecque, de dialogue :

- Dialogue vient de « dia-logos », i.e. en travers (dia-gonale, dia-mètre, dia-ble...), et non pas de « duas » → « deux » ; Par conséquent « dialogue » ne veut pas dire « parler avec quelqu'un d'autre », en s'opposant à « monologue », « soliloque ».

Dialoguer c'est parler avec soi, ce qui implique que je me mets à distance de moi-même, propriété qu'a l'âme de se mettre à distance (dia) d'elle-même (« soi-même comme un autre »). → pratiquer le « deux-en-un » (Hannah Arendt).

Mais cette propriété ne se fait pas naturellement, elle doit être facilitée, provoquée même, et c'est ce que permet la lecture d'une parole écrite .

Pourquoi « écrite » ?

- La parole, qui suppose la présence de son auteur possède une puissance (persuasion) qui incite l'interlocuteur à adopter une position défensive, voire agressive, à moins qu'il ne soit séduit par les « belles » paroles (« paroles, paroles! »).

Voilà ce que dit Platon à propos du pouvoir de la parole :

- « De même que certaines drogues...font cesser la maladie, les autres, la vie, de même il y a des discours qui affligent, d'autres qui enhardissent leurs auditeurs, et d'autres qui, avec l'aide maligne de Persuasion, mettent l'âme dans la dépendance de leur drogue et de leur magie » (*Gorgias*).

La leçon à tirer: le dialogue, au (faux)sens usuel ne facilite pas la pensée, mais plutôt le débat, qui est souvent un combat, ou encore la soumission, la dévotion.

- L'écrit. Voilà ce qu'écrivait Platon :

- « L'écriture... a un grave inconvénient... elle garde un vénérable silence... une fois écrit, tout discours roule de tous côtés... S'il se voit méprisé ou injustement injurié, il a besoin du secours de son père, car il n'est pas par lui-même capable de se défendre ni de se secourir ».

- « L'écriture ainsi privée de tout secours est proprement orpheline » (P. Ricoeur).

Paradoxalement, c'est la faiblesse de l'écrit qui en fait le prix pour penser.

→ L'écrit est un discours orphelin, qui a besoin d'un « tuteur », d'« un avocat » pour le défendre, en l'absence de son « père ».

C'est ce que peut faire le lecteur, qui sera mis en présence de propos qui ne sont pas les siens, tout en étant entrés en lui, dans son âme. La pensée naîtra de cette séparation de l'âme d'avec elle-même. De sorte que, d'une certaine manière, penser, du moins dans un premier temps, c'est « adopter » .

- « Le texte, orphelin de son père, est le fils adoptif de la communauté des lecteurs » (P. Ricoeur).

J'aurais pu citer encore Alain :

- « La conversation n'instruit point, même réglée. J'y vois un inconvénient, pour les deux, que la pensée dérive sans cesse, et oublie ce qui l'avait d'abord arrêtée...L'état de réflexion, qui seul importe, suppose l'arrêt devant un objet humain que l'on ne peut s'empêcher d'interroger, et qui ne répond rien.... Aucun homme n'a jamais pensé autrement que sous cette autorité de la chose écrite, et cela d'après ce préjugé vertébral que ce qui est écrit est vrai » (*L. P. 1923*).

- « Qu'est-ce qu'un auteur ? Du noir sur du blanc, si vous n'osez pas croire. Platon lui-même se vide de pensée devant des esprits chagrins qui font des objections au troisième mot. Jurez d'abord et par provision que Platon dit vrai ; sous cette condition vous pouvez le comprendre ».

Comprendre, c'est commencer par se faire l'avocat du texte, en l'absence de son auteur.

Que conclure de tout cela ?

- 1) Il ne faut pas confondre « dialogue socratique » et « dialogue platonicien », comme si Platon avait eu recours à cet expédient qu'est l'écrit pour conserver une trace des échanges auxquels lui-même et quelques-uns de ses contemporains avaient pu assister.

Ce qui est sous-entendu : rien ne pourrait remplacer la parole vivante, mais, faute de mieux, on doit se contenter des écrits de Platon.

-2) Ce qu'on appelle « dialogues socratiques », ce ne sont souvent pas des dialogues, mais des échanges entre Socrate et ses interlocuteurs, souvent des combats, des échanges verbaux qui s'apparentent à des échanges de coups (avec Calliclès), ou des simulacres de « dialogues » (« certes », « comment non »...). Socrate a en face de lui des opposants ou des convaincus, voire des « dévots ».

- 3) Le dialogue platonicien est celui qui s'instaure à l'intérieur de l'âme de celui qui lit les écrits de Platon. S'il y a dualité, c'est entre l'âme et elle-même, non entre Socrate et son interlocuteur.

- 4) La tentative des compagnons de Socrate (dont faisait partie Platon) de venir le délivrer de sa prison, et le refus de la part de Socrate de s'« échapper », produit pour Platon l'effet d'une « révélation », comparable à celle de Saint Paul sur le chemin de Damas. Il se produit en lui une conversion qui lui fait comprendre que:

- L'important n'est pas la présence physique de Socrate, mais ses paroles, dès lors qu'elles seront transmises par Platon, qui créera ainsi une communauté, la communauté des lecteurs, une communauté de pensée.

- « Le texte, orphelin de son père, est le fils adoptif de la communauté des lecteurs » (P. Ricoeur).

Ce qu'il importe de comprendre, c'est que nous, qui n'avons pas connu Socrate, sommes priviliégiés par rapport à ses contemporains, si l'on veut s'exercer à la pensée.

De son vivant, Socrate était entouré d'ennemis ou de dévots, incapables de dialoguer !

→ Leçon à tirer en ce qui concerne les Rencontres Philosophiques :

- Venir aux séances, c'est bien, mais c'est encore mieux, si cette venue est suivie de la lecture des exposés sur le site, ainsi que des textes éventuellement mentionnés dans les exposés...

--> Ce qui va à l'encontre de la dévaluation de l'écrit par rapport à la parole et à la présence du « maître », comme on le voit dans les trois premiers livres que j'examine, dont la leçon est :

- Si vous vous intéressez à la méditation, lire ce livre, c'est bien, mais ce qui est mieux, c'est de la pratiquer si possible avec un « maître ». Alors que le sens de l'enseignement platonicien, c'est de comprendre que pour apprendre à penser, la lecture nous permet, mieux que la présence du « maître », d'instaurer ce « dialogue de l'âme avec elle-même »

C'est ce que nous dit aussi Karl Jaspers :

- « Certes il y a une différence radicale entre la fréquentation des vivants et celle des morts. Le dialogue entre vivants a lieu par questions et réponses, à partir d'une force de liberté qui permet à chacun de ramener l'autre à soi. Mais il y a à cela une analogie avec le commerce avec les morts. Je les fais vivants, pour ainsi dire dans le dialogue ».

- « Commerce » avec les morts, c'est ainsi qu'il faut concevoir d'abord, la lecture. Ce qui implique que le « commerce » a commencé avant nous, et se déroule à travers le temps, ce qu'exprime très bien Paul Ricoeur :

- « Nous survenons, en quelque sorte, au beau milieu d'une conversation qui est déjà commencée et dans laquelle nous essayons de nous orienter afin de pouvoir à notre tour y apporter notre contribution ».

→ Leçon à tirer :

- la philosophie requiert la solitude de la lecture, mais la solitude n'est pas l'esseulement (Hannah Arendt), la lecture suppose ce « commerce avec morts » (« morts », du moins « absents »).

- « Socrate n'écrit pas une ligne, Platon laisse derrière lui une œuvre immense ».

- Il ne s'agit pas de rejeter Socrate, mais de bien voir que sans Platon, il n'y a pas de Socrate.

- « C'est Platon qui, réagissant à l'influence de Socrate, élaborant ce qu'il en a saisi, donne naissance à la philosophie en tant qu'oeuvre avec et par Socrate. La mort de Socrate amène Platon à approfondir son

intuition, mais elle lui révèle aussi que pour donner à sa pensée une réalité il doit chercher une autre voie que celle de Socrate ».

-5) La distinction souvent faite « philosophie théorique/ philosophie manière de vivre » doit pour le moins être relativisée. Platon incarne celui dont la confection des écrits fut une manière de vivre (*Lettre VII*)- → cf. Cavailles. De même il conviendra de réfléchir sur le sens de la distinction « oeuvre/exercice ».

On doit quand même s'interroger sur le fait qu'alors même que Socrate, dans le Phèdre, condamne l'écriture, Platon a consacré sa vie à transmettre par écrit les paroles de Socrate !

--6) Autre conséquence : en philosophie, la notion de sage, et a fortiori de « maître de sagesse » est problématique. → Il n'est pas sûr que la philosophie soit « une forme de sagesse parmi d'autres », et je suis d'accord avec Jean-Pierre Bompied lorsqu'il déclare :

- « Qui est en quête de sagesse peut aller en chercher ailleurs, notamment en Asie ».

A cela près, que j'aurais tendance à rajouter : c'est ce qui fait l'intérêt de la philosophie, elle n'a pas ça en rayon! Il ne faut pas comprendre « philosophie », comme on le fait souvent, comme si cela signifiait :

- La philosophie est recherche de la sagesse, parce qu'elle ne peut s'identifier à elle, mais plutôt :

- La philosophie n'est pas la sagesse, par rapport à laquelle elle tient à garder ses distances. C'est Henry Joly qui écrit (*Le renversement platonicien*) que si Platon est un philosophe, Socrate était un shaman (aussi J.P. Vernant, Paulin Isnard).

D'où le « ... il doit chercher une autre voie que celle de Socrate ».

Comme disait aussi Montaigne :

- « La sagesse a ses excès ».

- Quant à la promesse du bonheur, associée souvent à la sagesse, souvenons-nous de la remarque d'Aristote qui considérait que la mélancolie était le trait dominant chez les philosophes.

...et de la sentence de l'Ecclésiaste :

- « Beaucoup de sagesse, beaucoup de chagrin ».

- On peut aussi réfléchir à partir de ce qu'écrit Gilles Deleuze :

- «... les autres civilisations avaient des sages, mais les Grecs présentent ces « amis » qui ne sont pas simplement des sages plus modestes. Ce serait les Grecs qui auraient entériné la mort du Sage, l'auraient remplacé par des philosophes... ».

- « ... le philosophe a fort peu le goût de discuter. Tout philosophe s'enfuit quand il entend la phrase : on va discuter un peu. Les discussions sont bonnes pour les tables rondes. . On se fait parfois de la philosophie l'idée d'une perpétuelle discussion comme « rationalité communicationnelle » ou encore comme « conversation démocratique universelle ».... La philosophie a horreur des discussions. Elle a toujours autre chose à faire... En fait Socrate n'a pas cessé de rendre toute discussion impossible, aussi bien sous la forme courte d'un agôn des questions et réponses que sous la forme logique d'une rivalité de discours. Il a fait de l'ami l'ami du seul concept, et du concept l'impitoyable monologue qui élimine tous les rivaux » (*Qu'est-ce que la philosophie ?* »).

Le commentaire de cet extrait (*Théétète*) permet de comprendre l'importance de la lecture, et donc de l'oeuvre écrite pour l'exercice de la pensée, du « dialogue silencieux de l'âme avec elle-même ».

→ Ce qui explique, au passage, pourquoi, lorsque je fais des exposés, je donne beaucoup de citations.

→ Et aussi une partie du sous-titre, « lire, penser ».

Mais alors la question : pourquoi aussi « méditer » ?

La réponse apparaît si l'on s'arrête un instant sur la couverture :

- Rembrandt : « Le philosophe en méditation ». Je me contenterai de quelques indications :

- Le titre nous fait comprendre du tableau ce qu'on n'y voit pas ; un philosophe, sauf à le reconnaître à l'âge probable du personnage représenté, au fait qu'il est seul. Mais rien ne nous montre qu'il médite, ni même qu'il pense. Il est tout juste « pensif » ; par ailleurs, il ne lit pas mais il est avec des livres posés sur la table de son bureau, même si l'on peut supposer qu'il les a lus.

Pourquoi « méditation » ?

Ce terme, au XVII^e/s. n'a pas le sens qu'on lui donne aujourd'hui ; « Méditation » appartient au vocabulaire philosophique (*Méditations métaphysiques*) ou religieux (Bossuet, *Méditations sur la brièveté de la vie*), ou musical (Froberger, *Méditation sur ma mort future*), alors qu'aujourd'hui, il renvoie plutôt à des pratiques cataloguées comme d'origine orientale, souvent d'inspiration bouddhiste. D'une manière ou d'une autre, « philosophie » est associé, à tort ou à raison, à « méditation ». cf. Descartes, mais aussi Heidegger qui oppose la « pensée calculante » et la pensée « méditante ». Le tableau représente-t-il un philosophe « tel qu'en lui-même » ou l'image convenue, le « stéréotype » du philosophe au XVII^e/s., comme si, aujourd'hui, pour représenter un philosophe, on montrait un homme en chemise blanche, en train de parler à la télévision? Que veut dire ce titre ? Que ce philosophe nous est montré en train d'effectuer ce pour quoi il est défini comme philosophe, à savoir « méditer », ou bien nous montre-t-il un philosophe, en quelque sorte, au repos, après s'être livré à l'exercice qui le définit comme philosophe, à savoir « penser » ? « Penser » et « méditer » est-ce la même chose ?

Ce sous-titre suggère que le « penser » sera l'objet d'une attention toute spéciale, et sera mis en relation avec deux autres pratiques, « lire » et « méditer ».

Lire, on a vu pourquoi ; méditer, en raison des questions soulevées par ce tableau et son titre, mais aussi parce qu'aujourd'hui, les ouvrages relatifs à la méditation, souvent de type oriental, côtoient les ouvrages de philosophie, avec la question :

- Pourquoi, alors même qu'il existe dans la tradition occidentale, ce qu'atteste ce tableau, toute une tradition de méditation, va-t-on chercher en Orient ce qui existe déjà chez nous ?

Une réponse nous est suggérée par les titres respectifs :

- YMR : *Bonheur et méditation*

- Bossuet : *Méditation sur la brièveté de la vie*.

→ J'ai l'impression que le premier titre est plus alléchant, plus vendeur, que le second, et la question se posera alors de savoir si sous le même nom, on désigne la même chose.

→< Ce qui est sous-entendu par là, c'est qu'il existe aujourd'hui un marché de la philosophie, en précisant, qu'à la différence des vins et des fromages, il n'y a pas d'« appellation contrôlée », d'où la difficulté à choisir un livre dès lors qu'on veut (re) commencer à philosopher.

- Question , à quel type de lecteur le livre s'adresse-t-il ?

Ce livre prend acte de la diversité des « offres » en matière de philosophie, et du fait que la plupart des personnes ont eu une expérience de cette diversité (année de terminale, cafés philo, émissions télévisées, magazines, librairies ... Rencontres Philosophiques Clermontoises...), et il s'adresse à ces personnes qui ayant eu cette expérience de la diversité , se sont demandé un jour :

- Que faut-il attendre de la philosophie ? Que recouvre cette diversité ?

Telle est la demande.

Cette question ne se pose pas « sub specie aeternitate », au contraire elle prend sens dans un contexte bien précis, celui de l'offre en matière de philosophie, une « offre » qui se présente aussi comme un « marché » :

- Il existe plusieurs types d'offres, signifiées par des différentes, quant à la forme et quant au contenu :

- a) Il existe, en France du moins, un enseignement scolaire et universitaire de la philosophie, qui se traduit par un programme (notions, auteurs), des exercices (dissertation, commentaire de textes), des épreuves, des concours de recrutement d'enseignants destinés à enseigner cette discipline.

- b) Il existe aussi des formes d'expression « philosophiques », non institutionnelles, qui se manifestent « médiatiquement » (auteurs médiatisés, émissions télévisées, radiodiffusées, magazines...) ou encore par le relai d'associations (cafés philo, Rencontres Philosophiques Clermontoises...)- → Pas d'épreuves, pas de « sanctions », mais, quelquefois des promesses telles que « le bonheur », « la sagesse », « la liberté »...

Avec une question : dans cette classification, où placer les « Rencontres Philosophiques ?

Il faut ajouter que de nos jours, il existe une autre offre, proche de celle-ci, qui fait appel à l'engouement dont l'« Orient » fait l'objet. Ce sont tous les ouvrages , qui se présentant comme une introduction à la pratique de la « méditation », principalement censée être d'inspiration orientale. Ouvrages qui sont souvent présentés juste à coté des ouvrages dits « de philosophie ». D'où la confusion de cette « offre » :

- Un exemple concernant ce qu'on trouve sur la toile :

- Un site : « Je pense.org », avec des entrées : « philosophie/spiritualité/religion/ symbolisme/ psychologie/ sciences/ culture, société ».

De ce tableau de la diversité de l'offre éditoriale en matière de philosophie, il apparaît évident que le futur lecteur ne peut qu'être désorienté... Et cela d'autant plus que le terme « méditation » se retrouve dans tous les rayons (philosophie, spiritualité, développement personnel...)

Pourquoi « désorienté » ?

Cela tient au fait que les deux offres ne sont pas, du point de vue de l'attrait spontané qu'elles suscitent, sur un pied d'égalité :

- l'offre scolaire : associée à des exercices, des épreuves, un programme.

- l'offre médiatique : fait partie d'un marché et doit donc présenter des aspects séduisants, susceptibles de conduire à un achat. → Cela conduira à des livres avec des couvertures bariolées, avec des titres prometteurs (bonheur, liberté, sérénité...).

Ce qui me conduit à la deuxième question :

- Pourquoi avoir écrit ce livre ?

La réponse se trouve dans la « quatrième de couverture » :

- « A partir d'une présentation critique de plusieurs ouvrages susceptibles d'être choisis par des lecteurs non avertis, l'auteur se propose de donner des éléments pour pouvoir s'orienter au milieu de l'abondance éditoriale en matière de philosophie ».

- « L'abondance éditoriale »- → celle dont je viens de parler.

- « Lecteurs non avertis » → tous ceux qui ont un rapport plus ou moins éloigné, plus ou moins lointain avec la philosophie.

- « Plusieurs ouvrages susceptibles d'être choisis » → J'ai retenu des livres :

- que j'ai vus entre les mains de personnes, qui correspondent à ce que je viens de dire, « ces lecteurs non avertis ».

- que je n'aurais pas recommandés si l'on m'avait demandé conseil :

- Par qu'on ferait fausse route.

- Parce qu'on risquerait de se décourager.

A titre d'exemples, on trouvera aussi bien des ouvrages tels que :

- *Le bonheur de la méditation*, de Yougey Mingyour Rimpochè, *L'art de la méditation*, de Matthieu Ricard, *Comment la philosophie peut nous sauver*, de Fabrice Midal, (- → fausse route).

que :

- *Qu'appelle-t-on penser ?* de Martin Heidegger, *La vie de l'esprit*, *Penser*, de Hannah Arendt... (« risque de se décourager »).

Enfin, c'est mon expérience de professeur de philosophie qui a fait que je me suis senti autorisé à entreprendre ce qui peut apparaître comme l'exercice auxquels se livrent les rédacteurs de « Que Choisir », lorsqu'ils examinent plusieurs types de produits de façon à éclairer le choix des éventuels consommateurs. La philosophie étant aussi un objet de consommation. Ce qui n'est d'ailleurs pas nouveau, Il suffit de considérer le livre de Lucien de Samosate (120-180), *Philosophes à vendre*.

-->Ce sont toutes ces considérations qui m'ont permis de concevoir deux parties, dans lesquelles j'examine des livres susceptibles d'être lus par toute personne qui se présente devant un présentoir dans une librairie. Comme le dit Heidegger :

- « Il y a livre et livre ». « instrument spirituel » (Mallarmé) ou « machine à décerveler (Alfred Jarry) »

Et tous les livres n'aident sans doute pas également la pratique de la pensée.

Dans une première partie, des ouvrages qui, à des titres divers, ne répondent pas aux critères retenus dans ce chapitre central, notamment en matière de :

- rapport à l'écrit, au texte, à la place donnée à la lecture.

- Nature de la relation à celui qui enseigne, rapport « in praesentia », ou « in absentia », -> la place du « maître ».

→ Pour faire simple, je dirais :

- Des livres qui n'ont pas tiré la leçon de la démarche de Platon, et qui, d'une manière ou d'une autre, acceptent un peu trop facilement la distinction « exercice/ œuvre, distinction qu'ils ont tendance à concevoir en terme d'opposition.

On remarquera que dans cette première partie, il y a un chapitre consacré à des philosophes, par ailleurs tout à fait estimables, des philosophes que j'appellerais « pré-platoniciens »,... comme on dit des « présocratiques ».

- Nouvelle question :

- Question :

- Si ces livres examinés dans la première partie ne répondent pas aux critères repérés dans le chapitre central, où grâce à Platon, je définis ce qu'est, pour la philosophie, l'exercice de la pensée, et son rapport à la dimension écrite,

pourquoi leur réserver un chapitre ?

Réponse :

- Elle est donnée dans le chapitre qui suit l'introduction : « C'est le fonds qui manque le moins ».

Le laboureur et ses enfants

- « Travaillez, prenez de la peine... le travail est un trésor ».

La leçon à en tirer :

- Le père veut faire travailler des enfants, i.e. des êtres qui préfèrent jouer, et notamment participer à une « chasse au trésor ».

- S'il veut être obéi, il doit leur faire une fausse promesse, susceptible de les motiver à retourner le champ.

- Une fois ce travail, présenté comme jeu, exécuté, il produira deux sortes de gratifications :

- La récolte, plus abondante, de l'ordre de l'avoir. « ... au bout de l'an il en rapporta davantage ».

- Le travail sur soi, de l'ordre de l'être (acquisition de savoir-faire, joie éprouvée du fait du contact avec la matière...).

- Que retenir ?

- Il était bénéfique pour les enfants de travailler, de prendre de la peine, mais ce bénéfice n'apparaît qu'à la fin.

Pour les inciter à commencer, il fallait leur faire une fausse promesse, qui a néanmoins sa raison d'être.

→ Je reviens au sens de ma démarche :

- Partant de l'hypothèse que certains livres sont plus tentants que d'autres, qu'en particulier, il existe un engouement médiatique pour l'Orient, la méditation, le bouddhisme..., surtout si le bonheur est promis comme récompense, la première partie est consacrée à des livres en rapport avec cet aspect.

D'où le titre « La tentation de l'Orient ».

Mais

Le but de cette première partie n'est pas de tenir la promesse contenue dans les titres des ouvrages retenus. Il est de procéder comme le père de la fable, c'est-à-dire de faire une « fausse promesse », en commençant par des ouvrages qui sont parmi les plus vendus, des ouvrages où il est question, dans les titres, de « méditation », de « bonheur »

- Mais comme dans la fable, le lecteur s'apercevra très vite que « d'argent, point de caché », ici, de « bonheur », et, s'agissant de méditation, on n'a pas ce à quoi on s'attendait

Mais,

Par cette lecture, on apprendra des choses, sur la méditation, que les livres en question ne disent pas, mais que dit le commentaire qui en est fait ; → c'est l'équivalent de la récolte, i.e. une information, complétée par le dernier chapitre, consacré aux livres et articles de Marie Dapsance, sur la méditation, et sur une des raisons de l'engouement dont celle-ci, avec le bouddhisme, est l'objet, en Occident... et souvent, chez les plus Occidentaux des Occidentaux, je veux parler des dirigeants des entreprises de la Silicon Valley.

- Enfin, la manière de commenter ces livres va commencer à induire une attitude mentale, proche de ce que j'appelle « penser ». On n'aura pas appris à « méditer », au sens « oriental » du terme du moins, mais on se sera exercé à penser, « à l'insu de son plein gré » ! Si dans la fable, le travail est un trésor, s'agissant de la philosophie, c'est son exercice plus que les résultats, qui est un trésor !

Tout en soulignant que le résultat n'est pas insignifiant pour autant.

- De même qu'il ne suffit pas de remuer le champ n'importe comment, mais de le retourner selon un savoir-faire, de même, l'exercice de la pensée doit se mettre en forme, s'exprimer de manière communicable.

- Paul Valéry : « Le philosophe, aux yeux de qui l'observe, a pour fin très simple : l'expression par le discours des résultats de sa méditation ».

Où l'on voit que dans cette phrase, « méditation » n'a pas le sens qu'on lui donne habituellement lorsqu'on l'associe à une pratique orientale.--> Avant d'aller plus loin, il faudrait donner les raisons du titre :

Pourquoi ce titre, « une philosophie de troisième rang » ?

Ce titre renvoie à une phrase du philosophe allemand « Karl Jaspers » (1883-1969),
Je me permets de me citer en lisant le premier paragraphe du livre :

- « le philosophe... troisième rang »

Dans la mesure où cette phrase est présente dans son introduction à un livre intitulé «*Les grands philosophes*» i. e l' introduction à une introduction, on peut penser qu'il se désigne lui-même par cette formule. Sous sa plume, cette formule relève de sa modestie.

Et dans la mesure où je replace cette phrase dans l'introduction, où je justifie ma démarche, on peut penser que je nourris la prétention d'avoir écrit un livre qui relève de cette catégorie, « une philosophie de troisième rang ».

Si de la part de Jaspers, c'est faire preuve de modestie que de qualifier son entreprise de « philosophie de troisième rang », (il souligne « troisième rang »), de ma part la question se pose de savoir si ce titre témoigne du caractère ambitieux du projet ou prétentieux de son auteur. Ce n'est pas à moi de répondre.

Prétendre avoir proposé « une philosophie de troisième rang », c'est prétendre avoir écrit un livre de philosophie, fût-il de troisième rang, ce qui est déjà prétentieux, et pas seulement un livre sur la philosophie .

Il faut préciser le sens de cette distinction :

- Il y a de nombreux livres d'« introduction à la philosophie », qui peuvent être de bons livres sur la philosophie sans être des livres de philosophie.

Une « introduction à la philosophie » qui se présente comme un résumé, même intéressant, des principales doctrines philosophiques, en commençant par les Présocratiques pour aller jusqu'à Bruno Latour, donne des informations sur les résultats écrits de l'exercice philosophique, mais ne provoque pas l'expérience de la philosophie

Comme le dit Heidegger :

- « ... nager, nous ne pouvons jamais l'apprendre à travers un traité sur la nage. Ce qu'on appelle nager, seul le saut dans le torrent nous le dit ».

Souvent, les livres d'introduction à la philosophie sont des « traités sur la philosophie ».

La nuance entre Heidegger et Jaspers, c'est que Jaspers dirait qu'il n'est pas nécessaire de sauter dans le torrent pour apprendre à nager, on peut très bien apprendre dans un lac, ... ce que serait une « philosophie de troisième rang ».

Ce qui est en jeu, c'est la notion de saut : entre l'opinion et la pensée, y-a-t-il un saut (cf. la caverne) ou une transition moins brutale ?

Cela étant dit, quelques mots sur les deux parties :

- La première , avec un premier chapitre : La tentation de l'Orient.

J'ai dit plus haut pourquoi j'ai cru opportun de parler de livres qu'on ne s'attendrait pas à trouver ici. J'ajouterai que :

- Les rayons de philosophie côtoient souvent les rayons de « spiritualité », et il existe aujourd'hui un engouement pour la méditation, surtout si elle est censée venir d'Orient, pour le bouddhisme.

→ 3 livres :

- « *L'art de la méditation, un livre qui vous fait du bien* », par Matthieu Ricard, pour qui « l'habit fait le moine ».

- « *Bonheur de la méditation* » de Y. M. R.- → Tout est dans le titre, auquel il est difficile de résister.

- « *La méditation* », de Fabrice Midal, avec des sous-titres tels que « les philosophes en maîtres zen ». Titre séduisant : on fait de la philosophie, on côtoie aussi le bouddhisme dans la version « zen ». On pratique l'assimilation de Montaigne, Socrate, en « maîtres zen ».

Ce qui est une mécompréhension totale de ce que « penser » signifie pour la philosophie

- Un chapitre, de portée différente. Marie Dapsance est anthropologue et elle propose dans ses livres , ou articles, une analyse critique de l'engouement pour l'Orient, en faisant remonter l'origine au XIX^e/s, avec le développement des études sur l'Orient en Europe. Dans ses livres et ses articles, elle soutient l'idée que :

- « ... le mot « bouddhisme » fonctionne comme un laisser-passer pour la pratique décomplexée de ce que l'on appelle par ailleurs la « religion ». Ce qui est généralement considéré comme « religieux » s'en trouve dédouané dès lors que le mot « bouddhisme » ou « méditation » y sont attachés . Revendiquer le bouddhisme c'est ainsi se donner le droit de pratiquer une religion de manière légitime, sans en avoir l'air ». D'où le titre du sous-chapitre :

- « Un bouddhisme à l'occidentale ».

Ce qui me permet de préciser que ce qui fait l'objet d'un examen, ce n'est pas la méditation telle qu'elle peut être pratiquée, au Japon ou au Tibet, non plus que le bouddhisme, mais l'engouement pour cette pratique en Occident.

La leçon à tirer, c'est que ces livres n'ont qu'un rapport lointain avec l'exercice de la pensée... et aussi peut-être avec l'Orient. Sur ce point la tentation de l'Orient a pour effet de nous « désorienter », pour peu que l'on se pose la question kantienne : « Que veut dire s'orienter dans la pensée ? ».

Après ce chapitre, un chapitre singulier :

La Tradition

Chapitre singulier, donc, où je m'arrête sur un livre au titre, lui aussi, « séduisant », dans tous les sens du terme : *La crise du monde moderne* », écrit par René Guénon.

René Guénon (1886-1951), auteur un peu oublié, mais qui exerça une certaine influence, à l'intérieur d'un courant dit « Traditionnaliste », dont la thèse est la suivante :

- Il existe une « sagesse » traditionnelle universelle, qui s'est conservée en Orient, mais qui s'est perdue en Occident, depuis l'apparition de la philosophie et de la pensée rationnelle. De sorte que la crise du monde moderne commence avec le début de la philosophie, et la pensée rationnelle, « raison » s'opposant à « tradition ».

Cette thèse n'est étayée par aucun argument (et pour cause!, et sauf si l'absence de trace de cette « tradition » est la preuve de son refoulement), mais autour d'elle se sont constitués des groupes plus ou moins sectaires.

- D'où la question :

- Pourquoi consacrer un chapitre à un auteur aussi discutable ?

La réponse est dans le titre « En quoi nous sommes encore guénoniens », qui fait allusion à Nietzsche, « En quoi nous sommes encore pieux ».

Pour Nietzsche, « Dieu est mort », mais nous n'avons pas tiré toutes les conséquences de cette affirmation, du fait que nous avons encore besoin de croire, de sorte que ce besoin trouve à se satisfaire grâce à des idoles de remplacement (science, raison, progrès, socialisme...).

Appliqué à notre propos, dans ce chapitre je suggère l'idée que si nous serions tous d'accord, on peut l'espérer, pour penser que Guénon est un plaisantin, on peut se demander si l'engouement de certains pour tout ce qui porte l'étiquette « Orient » ne serait pas du même ordre que cette invocation par Guénon d'une Tradition perdue.

→ Ce chapitre est destiné à donner congé à ce genre de production éditoriale rangé sous la rubrique « méditation » plus ou moins orientale .

Suit un autre chapitre, dont on peut s'étonner de sa présence dans la première partie, puisqu'y sont examinés des livres écrits par des philosophes, non par des thuriféraires de la méditation, certains étant des auteurs tout à fait respectables par ailleurs.

- La philosophie comme « exercice spirituel », « manière de vivre », « technique de soi »

Dans ce chapitre, je montre qu'il existe dans la tradition philosophique, notamment occidentale, une tradition de philosophes qui présentent des traits communs avec la tradition « orientale », du moins si l'on considère le sens que cette tradition donne à la philosophie, à savoir une dimension pratique.

D'où les quatre sous-chapitres :

- B. Groethuysen : *Anthropologie philosophique*, notamment le chapitre : la philosophie gréco-romaine de la vie

- Xavier Pavie, « Philosophie et exercices spirituels

- Pierre Hadot, « Philosophie et manière de vivre »

- Michel Foucault, « Philosophie et technique de soi ».

→ B. Groethuysen. C'est ma paresse qui m'a fait choisir ce livre, dans la mesure où B. G. fait ce que j'aurais dû faire s'agissant d'Epicure. Il le fait infiniment mieux que moi, et je ne peux qu'inviter à lire son livre.

Pour aller vite, je montre que l'intérêt que les magazines de « philosophie » portent à Epicure tient au fait que ce qu'il propose, présente des traits communs avec la manière dont le bouddhisme résume sa doctrine/

- Bouddhisme : les quatre nobles vérités :

- 1) La vie (naissance, vieillesse, maladie, mort) est souffrance, -2) Le désir est la cause de la souffrance, 3) La cessation du désir est la cause de la cessation de la souffrance, 4) Nous pouvons obtenir la cessation du désir en suivant la voie, celle du noble sentier octuple ».

- - Epicure : le tetrarmakon.

- « Ne rien craindre, être insensible à la mort, le bien est facile à se procurer, la douleur est facile à supporter »

Le point commun, c'est la manière dont l'enseignement est conçu, à savoir sous la forme de communauté, sous la conduite d'un maître, l'essentiel pouvant se résumer dans quelques formules, à la manière, pour l'épicurisme, d'une ordonnance.

- « ... une philosophie résumable, ce ne serait peut-être pas, finalement une mauvaise définition de la philosophie épicurienne » (Francis Wolff).

Cela vaudrait aussi pour le stoïcisme, si l'on se souvient qu'Epictète est l'auteur d'un *Manuel*.

- « ... une philosophie telle que le stoïcisme ressemble plus aux sectes du monde oriental qu'à nos écoles philosophiques », cartésiennes ou kantiennes » (Paul Veyne).

Afin d'éviter tout malentendu, précisons que « sectes » ici n'a pas le sens péjoratif qu'il a aujourd'hui. Il désigne une communauté réunie autour d'un maître. Symétriquement, s'il y a des écoles cartésiennes ou kantiennes, elles enjambent les siècles.

- Xavier Pavie, « La philosophie comme exercices spirituels ». J'ai retenu ce livre tout en soulignant que X. Pavie était aussi l'auteur d'ouvrages tels que *Tourisme et innovation : Comment décrypter les tendances qui bouleversent le monde du voyage ?*, *Innovation-responsable : Stratégie et levier de croissance pour les organisations*, *management stratégique des services et innovation : complexité et nécessité*. *Finances, assurances et innovation-responsable*.

--> Eclectisme qui, pour le moins, « donne à penser », et qui montre que la séduction éditoriale peut prendre différents aspects, de façon à s'adapter au profil des « clients », des « acheteurs ».

- Pierre Hadot, « La philosophie comme manière de vivre ». C'est un savant, un historien de la philosophie reconnu, que M. F. a fait nommer au Collège de France. Ses livres les plus connus portent sur la distinction de la philosophie en deux « pôles », philosophie « théorique » et « philosophie manière de vivre », en donnant ses lettres de noblesses à la seconde.

Il fait ainsi l'éloge d'un « *Dictionnaire des philosophes antiques* où l'on trouve des noms de philosophes qui n'ont rien écrit. Ce qui le conduit à avoir une conception très souple de la philosophie puisque sont des philosophes « sans le savoir », tous ceux qui combattent pour la défense des droits de l'homme ou pour l'avenir de la planète ».

Tout en reconnaissant la qualité du travail de Pierre Hadot, je défends la thèse qu'il ne fait pas la distinction entre dialogue socratique et dialogue platonicien.

Or cette distinction est, à mes yeux, capitale pour comprendre ce que penser veut dire.

Cette confusion repose elle-même sur une conception erronée de la signification du dialogue, et sur la signification de l'écriture.

- Michel Foucault, « Philosophie et technique de soi ». Après avoir produit une œuvre théorique importante, on a observé comme un tournant chez Foucault dans la mesure où ses derniers ouvrages portent sur des philosophes, des auteurs, des pratiques, rassemblés sous le terme « technique de soi ».

Assurément on est loin des auteurs du chapitre I,

Mais

Peut-être du fait de la place apportée à Epicure, aux dépens de Platon, tout se passe comme si, sur le plan de la signification qu'il confère à l'écriture, il faisait comme s'il n'avait pas tiré la leçon donnée par Platon, quant à la signification, pour l'exercice de la pensée, de l'écrit et donc de la lecture. Il accorde à l'écrit le rôle d'aide-mémoire, de recueil de citations...ce qui dispense de lire au sens platonicien défini plus haut.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Pierre Hadot et Michel Foucault s'intéressent surtout à la philosophie épicurienne, hellénistique, plutôt qu'à Platon, sans parler d'Aristote !

C'est pourquoi, bien que ce chapitre se rapporte à des philosophes, il appartient encore à ce que j'appelle la première partie du livre ... l'âge pré-platonicien de la pensée !

→ la seconde partie :

- La seconde partie, « Que fait-on quand on pense ? », consacrée, essentiellement à l'examen d'oeuvres de Heidegger, de Hannah Arendt et de Jaspers.

A leur propos, on peut parler de « conversation », tant leurs œuvres se répondent.

Si Francis Wolff déclare que la philosophie d'Épicure est une philosophie « résumable » (la preuve : le tétrapharmakon), on ne peut en dire autant des œuvres de ces trois auteurs.

Aussi je me contenterai, pour donner une idée de quoi il retourne, de mentionner quelques propositions, étant entendu qu'elles ne prennent sens que si l'on pratique l'exercice en quoi consiste la pensée.

- Heidegger :

- « ... la question « Qu'appelle-t-on penser ? » ne trouve jamais sa réponse dans une détermination conceptuelle de la pensée, dans une définition, ni dans un développement laborieux de son contenu. Il en va de la pensée comme de la nage. Ce qu'on appelle par exemple : nager, nous ne pouvons jamais l'apprendre à travers un traité sur la nage. Ce qu'on appelle nager, seul le saut saut dans le torrent nous le dit ».

→ C'est pourquoi, en bon heideggerien, je ne donne pas de « définition » de la pensée . A la place, je propose, notamment avec ce chapitre de « se jeter à l'eau », et d'essayer de nager !... au risque, peut-être, de boire un peu la tasse !

- « Penser est peut-être du même ordre que travailler à un coffre »

--> « Travailler à » n'est pas produire, cela suppose le travail de la main, l'exercice,...mais cela suppose un résultat.

- « La pensée ne conduit pas à un savoir tel que les sciences.

- la pensée n'apporte pas une sagesse utile à la conduite de la vie.

- La pensée ne résout aucune énigme du monde.

- la pensée n'apporte pas immédiatement de forces pour l'action ».

Que retenir de ces définitions négatives, qui disent ce que la pensée n'est pas ?

- Si elles nient ce avec quoi on pourrait confondre la pensée, c'est que celle-ci a néanmoins un rapport avec ces négations (on ne dirait pas « la pensée n'est pas utile pour réparer des problèmes de robinets qui fuient »).

Pour faire vite, on pourra dire que « les sciences », la « sagesse », la « métaphysique », « la morale et la politique » sont à la pensée ce que le travail du champ dans la perspective de la récolte est au « trésor » en quoi consiste essentiellement le travail des enfants de la fable.

Remarquons au passage que ces propositions se distinguent nettement des quatre « constantes » évoquées la semaine dernière par Jean-Pierre Bompied.

- « ... il se pourrait bien se faire qu'un penseur demeure parmi les plus purs sans faire partie des plus grands ». C'est le cas de Socrate !

→ Impureté essentielle de la parole philosophique. Toute philosophie, même celle des plus grands, est impure, du fait qu'elle s'exprime (logos), sous forme de sagesse, métaphysique, philosophie morale, politique...

Pour Heidegger, entre la pensée et la parole, a fortiori écrite, il y a un rapport de tension. De sorte que la pensée pure se perd dès lors qu'elle s'exprime, et devrait donc, pour conserver sa pureté, se réduire au silence. Il y a place , cependant pour les « grands penseurs », à condition qu'ils assument l'incapacité pour la pensée de s'exprimer dans sa pureté.

- Heidegger : « Ce que l'on énonce en mots n'est jamais, ni dans aucune langue, ce que l'on dit ».

Démarche à mettre en rapport, sans la confondre, avec celle de la « théologie négative », dont il est question dans un petit chapitre « la tradition chrétienne de la méditation », où je m'arrête sur le fait que les problèmes posés par Heidegger quant à la capacité à penser l'Être,... à le dire, se retrouvent dans la tradition chrétienne, où l'on voit des théologiens se battre avec cette difficulté plutôt que de se complaire dans l'effusion et l'ineffable, comme d'autres ont pu le faire. Tout se passe, pour les mystiques notamment, comme si la méditation se prolongeait par une œuvre qui disait l'incapacité à dire l'expérience qui suscitait

néanmoins le désir de dire cette incapacité. Bien loin de conduire au silence, l'expérience mystique fait parler.-

Ce en quoi Christian Belin, et avec lui la tradition chrétienne de la méditation, se distinguent de Heidegger, qui semble parfois se complaire dans l'invocation du silence et condamner l'écrit en le congédiant sous le nom de « littérature ».

- C'est ainsi que Christian Belin écrit, à propos de la « littérature » de la méditation chrétienne :

-« Il ne faut pas confondre ... l'acte pur de la pensée, avec ce qu'elle produit ».

Mais cela ne signifie pas pour lui condamnation de cette « littérature », mais plutôt une invitation à être lucide sur ses limites.

A la différence de Heidegger... et peut-être de Wittgenstein :

- « La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité ».

- Hannah Arendt :

Elle prolonge la réflexion de Heidegger (*Qu'appelle-ton penser?*) , tout en y apportant des nuances... et même des limites.

- « Que fait-on quand on ne fait que penser ? », et elle souligne le « que ».

- A Heidegger, dont la démarche s'apparente, parfois , à celle de la théologie apophatique, elle oppose une démarche qui insiste sur la légitimité de la formulation.

- « Les pensées n'ont pas à être communiquées pour venir à l'esprit, mais elles ne peuvent venir à l'esprit sans être énoncées ».

Je me contente de deux expressions destinées à vous donner envie d'approfondir ce qu'elle peuvent avoir d'énigmatique :

- A propos de la philosophie, elle parle de « besoin de la raison »... de la démangeaison de penser ». Elle compare l'exercice philosophique à la pratique de la flûte. C'est une activité autotélique, « qui a sa fin en elle-même et ne laisse dans le monde aucun résultat tangible ».

Mais la pensée n'est pas le tout des activités de l'esprit :

-- « Penser » n'est pas « juger », même si l'on confond souvent ces deux activités de l'esprit.

- Hannah Arendt ajoutera cette idée qu'elle tient d'Aristote , l'Aristote qui dans le tableau de Raphaël, pointe le doigt vers le monde, à la différence de Platon, qui le pointe vers le ciel des idées.

Dit simplement, le philosophe, même s'il préfère pratiquer le « retrait » (sortir de la caverne) appartient au monde, c'est-à-dire vit dans la caverne, avec ses semblables, et les situations d'urgence font qu'il doit assumer sa condition « politique ».

- Penser : contempler les essences, ce qui s'accompagne d'un « retrait du monde » (sortir de la caverne).

- Juger : appréhender le singulier, le contingent, ce qui demande une présence au monde (revenir dans la caverne)... à supposer qu'on puisse en sortir.

→ Sophia ≠ Phronesis. On peut être un « sophos » sans être un « phronimos ». L'allusion, de la part de Hannah Arendt, est évidente.

- Karl Jaspers :

- J'ai retenu de Karl Jaspers l'idée selon laquelle il faut se garder de l'habitude de parler des philosophes comme s'ils étaient des sages.

- « Les Grands sont nos contemporains éternels »... il n'empêche que « la vénération de la grandeur n'est pas la déification de l'homme. Tout homme, même le plus grand, le plus rare, le plus précieux, demeure un homme ».

Ce qui entraîne la distance que l'on doit prendre à l'égard de formule telles que « maîtres de sagesse ».

« De grands philosophes... ont été parfois, dans leur cercle, tenus pour uniques et mis sur un piédestal ; Les chefs d'école des stoïciens, des épicuriens, des néo-platoniciens, jouirent d'honneurs extraordinaires à travers des générations ; Platon fut appelé le divin Platon, Confucius, Laotseu, Meti, ont été chacun pour ses adeptes, les uniques ; Dans une moindre mesure cela continue jusqu'aujourd'hui, dans les écoles académiques des professeurs . Une telle idolâtrie est un abandon de la philosophie ».

→ C'est ce que je voulais dire, la semaine dernière, lorsque, je disais à Jean-Pierre qu'il ne fallait peut-être pas trop se désoler de la disparition des « contemporains capitaux »...

- Deux chapitres en guise de conclusion :

- Paul Valéry, la philosophie est une affaire de forme.

J'ai retenu ce texte, *Léonard et les philosophes*, Valéry essaie de tirer la leçon du constat fait par lui selon lequel les philosophes, les métaphysiciens ne tiennent pas leurs promesses.

- « Quant aux philosophes, que j'avais assez peu fréquentais, je m'irritais, sur ce peu, qu'ils ne répondissent jamais à aucune des difficultés qui me tourmentaient ». Ce qui n'invalide pas la philosophie pour autant, mais invite à se demander si sa déception, notre déception ne tient pas au fait que nous demandons à la philosophie ce qu'elle n'a pas pour vocation de nous donner.

D'où l'idée selon laquelle la philosophie est, avant tout, une affaire de forme. Ce qui entraîne comme condition qu'il faut accepter une conception esthétique de la philosophie.

- « Seule une interprétation esthétique peut soustraire à la ruine de leurs postulats plus ou moins cachés, aux effets destructeurs de l'analyse du langage et de l'esprit, les vénérables monuments de la métaphysique ».

L'idée est :

- La philosophie, se présente comme un savoir, elle se révèle un champ de ruine,
mais

Si on en fait une interprétation esthétique, on a affaire aux « vénérables monuments de la métaphysique ».

- « Si l'on réfute un Platon, un Spinoza, ne resterait-il donc rien de leurs étonnantes constructions ? Il n'en reste absolument rien, s'il n'en reste des œuvres d'art ? ».

→ D'où la proximité de la philosophie avec la poésie.

- « On observe facilement que la philosophie, définie par son œuvre qui est œuvre écrite, est objectivement un genre littéraire particulier, caractérisé par certains sujets et par la fréquence de certains termes et de certaines formes. Ce genre si particulier de travail mental prétend toutefois à une situation suprême par la généralité de ses visées et de ses formules ; mais comme il est destitué de toute vérification extérieure, qu'il n'aboutit à l'institution d'aucun pouvoir... Il faut bien que nous le rangions non trop loin de la poésie ».

je retiens « non trop loin », ce qui ne veut pas dire « identité ».

- Montaigne :

J'ai terminé par Montaigne, en pensant que si je devais proposer à qui me demanderait par quoi commencer, c'est à lui que je penserais.

Non que Montaigne soit un auteur facile . Notamment parce qu'en même temps qu'il se moque de « la philosophie ostentatoire et parlière » qu'il se méfie du « caquet et de la parlerie ». il ne répugne pas à recourir aux ruses de l'habileté rhétorique :

- C'est ainsi qu'il termine sa « préface » par :

- « Ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain . Adieu donc ».

Il y a chez Montaigne un « art de lire », mais il y a aussi « un art de lire Montaigne ».

Peut-être, si l'on suit la métaphore heideggerienne, que ce dernier nous apprend à nager en nous faisant sauter dans le torrent, Montaigne nous apprend à nager dans un lac. Question : est-il pour autant un philosophe de troisième rang ? Ce n'est pas sûr...

